

**Jimmy Sabater**



**Faux  
Semblant**

**Le Jardin des Anges**

# Faux-Semblant

Jimmy Sabater

- Des Roses Dans le Noir -

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

**Plaisirs et Châtiments**

*2001 - Baleine/Le Seuil*

**HardCorps**

*2003 - Editions TG*

NOUVELLES

**Galaxies Primitives**

*L'Ours Polar n° 22*

**Histoire d'une Balle**

*L'Ours Polar n° 23*

**Zéro Défaut**

*L'Ours Polar n° 23*

**L'Esprit de Noël**

*L'Ours Polar n° 26*

**Obsession Intime**

*L'Ours Polar n° 27*

# Faux-Semblant

Jimmy Sabater

L'homme au parapluie arpentait les rues avec le regard d'un homme perdu. Depuis quelques heures, il fuyait un souvenir, une image malheureuse qui avait marqué son esprit à jamais. Il avait tout laissé loin derrière lui, sa femme, sa maison, son bureau et lui-même.

Il marchait depuis deux ou trois heures, hagard, abandonné à son inconscience, ne sachant ni où il était, ni où il allait.

Un souffle de vent vint lui apporter une bouffée d'humus et ses sens olfactifs le rappelèrent quelques secondes à la réalité. Il reconnut un parc aux arbres hauts et aux allées perpendiculaires. Lentement, le brouillard s'immisçait par nappes blanchâtres dans des branchages tortueux.

C'était déjà le beau milieu de l'hiver.

Ce panorama insoupçonné le sortit de sa rêverie, et il éprouva une sensation étrange. Une sensation comparable à l'étourdissement précédant une nuit d'ivresse.

Il frissonna et se rendit compte qu'il avait froid.

Sa vision se fit plus nette, plus précise, plus réelle et il découvrit d'autres promeneurs qui erraient dans le parc ; un peu comme s'ils n'avaient été que des figurants dans un film où il jouait le rôle principal. Ils semblaient tous se fondre dans une masse anonyme, sans vie, sans humanité, sans rien. Ces gens n'étaient que des objets décoratifs sans importance, une poignée de vies, des fourmis égarées, titubant à la recherche de quelque chose qu'ils ne trouveraient sans doute jamais.

Mais soudain, une femme se découpa de ce tableau monochrome. Son visage blanc et triste se braqua vers lui pour le toiser avec une froideur et une dureté qui le transperça au plus profond de son âme.

Pourquoi le regardait-elle ainsi ?

Sans doute, projetait-elle ses craintes et ses ressentiments sur les

inconnus, comme lui, ou sur tout ce qu'elle méconnaissait. Elle détestait vraisemblablement les étrangers et les gens de couleurs, les vieux, les jeunes, les personnes d'autres milieux que le sien et peut-être même ses enfants ou son mari. Elle craignait tellement l'inconnu, qu'elle finissaient par avoir peur à chaque seconde de sa vie, et que cette peur était devenue une défense, une alliée qui la suivait partout et à chaque instant.

Il se retourna et observa sa silhouette. Elle était assez petite et son dos était un peu voûté, comme ceux qui ont peiné toute leur vie à porter de trop lourdes charges. Elle arborait un long manteau gris anthracite qui descendait jusqu'à ses chevilles et ses bras se trouvaient encombrés de commissions qu'elle avait dû faire au supermarché voisin.

L'homme au parapluie, encore perdu entre son cauchemar et la réalité, décida de la suivre. Une réaction étrange qu'il attribua à la curiosité.

Il imaginait que ses problèmes devaient être bien moins graves que ceux auxquels il devait faire face aujourd'hui.

Il lui succéda dans l'allée principale du parc, en direction du boulevard adjacent. Elle marchait à petits pas précipités et il trouvait cela amusant.

Il se mit à sourire.

Oui, Victor Delacroix, en ce jour maudit, souriait.

Malgré la culpabilité qu'il aurait dû ressentir, il se mit à apprécier cette promenade opportune au milieu de ces arbres noirs et nus. Finalement, il aimait l'hiver, son air pur, ses habits aux matières épaisses, ses ombres aux mines tristes, et la nuit qui ne cessait jamais de tomber.

Ils traversèrent le boulevard et pénétrèrent dans une petite ruelle sombre où le bitume fit place à des pavés. Victor Delacroix ne connaissait pas bien ce quartier et réalisa qu'il n'était pas bien joli. Mais ces rues larges et éclairées offraient sans doute un itinéraire plus sûr pour une femme si méfiante.

Cette pensée le fit à nouveau sourire.

Ils se trouvèrent bientôt devant un canal et elle gravit les escaliers qui menaient sur un petit pont de pierre. Elle semblait peiner avec ses victuailles sur les bras, mais l'homme au parapluie, plutôt que de lui proposer son aide, préféra garder sa position stratégique et demeurer dans l'ombre.

Ici, le brouillard se trouvait plus épais et il dut accélérer le pas pour ne pas la perdre au milieu de cette masse nuageuse. Le signal d'une péniche en approche résonna dans le lointain et cette ambiance lui plut. Il ne manquait plus qu'une pluie drue et glaciale pour parfaire cet environnement tragique.

Ils descendirent les escaliers et la petite femme interrompit sa course devant un arrêt de bus. Elle posa ses courses à ses pieds et resta immobile, tel un roc de granit, sans pensée, sans cœur, sans vie. Il s'installa sur un banc, à proximité de l'arrêt et en profita pour fumer une cigarette. Il réalisa qu'il n'était pas pressé et pouvait bien s'offrir une petite balade dans les transports en commun de la ville.

Il tenta de projeter ses pensées au-delà du présent, mais une vision d'horreur trop fraîche, trop douloureuse, s'offrit à lui. L'idée d'y réfléchir lui donna un nouveau vertige et il jeta sa cigarette dans un geste de dégoût.

Il scruta un instant la petite femme et il sourit, une fois encore. Elle devait sans doute rentrer dans sa maison ou son appartement. Elle avait fait ses courses pour son mari et ses enfants et allait leur préparer un repas copieux. À table, elle ne dirait pas un mot. Son mari raconterait sa rude journée et elle devrait l'écouter et le plaindre jusqu'à ce qu'il fût heureux de retrouver sa petite femme. Après, elle ferait la vaisselle et s'installerait dans un fauteuil aux accoudoirs bordés de napperons. Elle regarderait la télévision jusqu'à vingt-deux heures trente et irait se coucher. Si son mari se jugeait en forme, ils feraient l'amour et puis elle s'endormirait, épuisée d'une journée monotone comme elle en avait vécu des milliers d'autres.

Le bus arriva enfin. Il ne prit pas la peine d'acheter un billet. Au point où il en était, il ne risquait pas grand-chose. La petite femme s'ins-

talla sur une banquette à côté d'une personne âgée et prit soin de lisser son manteau gris anthracite sous elle pour éviter d'occasionner un pli disgracieux.

A voir les visages gris des voyageurs, ce bus devait se diriger vers la campagne ou, en tous cas, en banlieue. Ils avaient tous des sacs remplis de commissions et d'épais manteaux à l'épreuve des intempéries les plus rudes.

L'homme au parapluie eut envie d'allumer une cigarette, mais y renonça. Il fumait trop de toutes façons et puis, il trouva inutile d'éveiller les soupçons en jouant les délinquants de dernière zone.

Il pleuvait maintenant. Il trouvait cela étrange. Tout semblait se conjuguer pour qu'il y pense...

Non. Il n'avait pas pu faire ça...

Un proche voisin l'observa avec curiosité. Il ressemblait à un paysan de la terre. De ceux qui mettent les mains dans la boue et qui ont toujours les ongles noirs, qu'ils soient propres ou non. Victor Delacroix aurait pu lui mettre son poing dans la figure ou le regarder avec mépris, comme l'avait fait la petite femme, mais il préféra lui sourire. Son voisin lui sourit à son tour et l'homme au parapluie détourna les yeux vers un paysage plongé dans l'obscurité.

La petite femme avait sorti un roman à l'eau de rose et semblait le dévorer. Elle ne le quittait plus des yeux, même quand le bus s'engageait dans de grands virages, et que les passagers vacillaient sur leurs sièges. Elle continuait à glisser son regard sur ces pages noircies.

- Une romantique, marmonna l'homme au parapluie. On aura tout vu...

Il rentra les mains dans ses poches.

Comment avait-il pu ?

Il vit la petite femme regarder par-delà les vitres obscures et fermer son livre pour le ranger dans son sac. Elle prit tout son attirail et se dirigea vers la porte. Victor Delacroix l'imita et demeura un peu plus loin, pour qu'elle ne le remarque pas.

- Madame, dit une passagère, vous oubliez ceci.

La petite femme récupéra un petit sac en papier brun et le glissa au milieu des autres.

Le bus s'arrêta en bordure d'un chemin de terre et ils descendirent. L'homme au parapluie était curieux de voir à quoi ressemblait son habitation. Peut-être une jolie maison en haut d'une colline, ou un appartement dans une HLM. Peu l'importait, il voulait juste jouer le jeu, jusqu'au bout.

Ils gravirent un petit vallon où il n'y avait rien, juste des champs, des prés et de la boue. Il faisait encore plus froid par ici.

Il songea un instant qu'il aurait pu être bien mieux dans sa maison. Il se serait servi un plein verre de whisky qu'il aurait vidé lentement depuis un fauteuil confortable. Il aurait écouté quelques airs de piano devant un feu de cheminée où les flammes auraient fait crépiter quelques rondins de bois.

Ils se retrouvèrent bientôt aux abords d'une route nationale où quelques voitures venaient lécher la chaussée trempée. La pluie coulait sur le visage de Victor Delacroix et envahissait ses yeux, mais il regardait la petite femme, toujours insensible, qui avançait à petits pas, le menton bien haut.

Il aperçut des lumières un peu plus loin sur la route. Ça devait être son village. Chaque soir, elle empruntait ce chemin, qu'il vente, qu'il neige ou qu'il pleuve. Il éprouva soudain une sorte d'admiration mêlée de compassion pour cette petite femme. Elle devait avoir bien du courage pour accepter une vie si morne, si dure, si triste.

Ils passèrent à proximité d'un cimetière et il pensa que chaque minute de cette journée la rendait un peu plus lugubre. Tout semblait s'inscrire dans une sorte de contexte macabre, où même le décor le plus anodin lui rappelait cet après-midi sordide.

La petite femme s'arrêta devant un portail en fer forgé et abandonna ses courses à terre, sous la pluie. Puis elle pénétra lentement dans le cimetière, comme un fantôme ou l'ombre d'elle-même. Elle avança dans l'allée centrale et s'arrêta devant un caveau, pour y demeurer immobile. Debout derrière le portail, il vit son manteau gris anthracite qui gouttait sur le bitume sombre. Elle devait être trempée de la tête aux pieds.

Il la suivit doucement, en prenant garde de ne pas faire claquer ses

chaussures sur le goudron mouillé. Les lumières du village redessinaient les contours des tombes, leur donnant des formes hypertrophiées, qui rendaient le climat encore plus étrange.

Il sourit.

La petite femme se tourna vers lui et le regarda de ses yeux haineux.

Sous la pluie, ses cheveux noirs s'étaient collés à son visage en mèches épaisses et lui conféraient une allure rebelle. Elle ouvrit la bouche :

- Pourquoi me suivez-vous ?

Sa voix était chargée de crainte, de haine et de résignation. Finalement, elle devait être soulagée de se trouver face à lui.

- Je suis curieux. Dans le parc, tout à l'heure, vous m'avez regardé avec une telle expression de dégoût, que j'ai voulu vous connaître. J'ai voulu voir qui se cachait derrière ce regard glacial qui me jugeait avec tant de mépris.

- Vous sentez la mort. Vos traits, vos yeux, votre attitude, sentent la mort.

- Si telles sont vos convictions, pourquoi m'avez-vous entraîné ici ?

- Parce que je veux choisir l'endroit où je lâcherai le dernier battement de mon cœur et surtout, je veux être près de Dieu. Je veux une belle mort. Une mort dans la dignité.

- Vous pensez donc que je vais vous tuer ?

Elle ne répondit pas et l'homme au parapluie réalisa comme il devait être difficile d'acquiescer à une telle question. Il se mit à rire.

- Vous vous trompez. Aujourd'hui, j'ai perdu ma conscience. Il y a quelques heures, j'avais une vie comme toutes les autres, comme la vôtre. Et puis j'ai basculé...

- Vous avez tué n'est-ce pas ?

- Oui, à quoi bon le cacher.

Il se mit alors à lui conter son histoire à elle, cette petite femme dont il ne savait rien.

Il s'était absenté de la réalité, comme un spectre ou un esprit étranger. Il n'avait trouvé qu'elle pour se rappeler à la véracité de son existence et de l'acte qu'il avait commis. Il éprouvait le besoin de tout lui dire,

de tout lui avouer. Il se sentait comme un enfant qui a besoin de se confier pour se rassurer de son innocence. Il voulait qu'elle le comprenne, qu'elle l'aide et lui dise que ce qu'il avait fait n'était pas important. Il voulait qu'elle le lave de son infamie.

- J'ai tué ma femme cet après-midi, madame. C'était vers quinze heures trente. Je ne la supportais plus. Elle ne cessait de se plaindre, de m'accuser des pires maux. Cela faisait des années que je lui résistais. J'ai craqué. Elle s'était mise à hurler, une fois de plus. Et puis, soudain, elle s'est jetée sur moi pour me battre et m'a giflé. C'est étrange, parce que cette gifle m'a fait penser aux gifles que me donnaient ma mère lorsque j'étais enfant. J'ai soudain été pris d'une rage inouïe. De quel droit cette femme réveillait tout ce passé jusqu'alors enfui dans mon inconscient ? Étais-je un esclave pour supporter toutes ces humiliations qui n'en finissaient plus de croître ? Alors, je l'ai repoussée violemment et elle est tombée sur le tapis. Elle s'est mise à crier d'une voix stridente qui perçait mes tympans. Je ne pouvais plus supporter de la voir, ni de l'entendre. Mon esprit tout entier criait « stop ! », et il fallait que je l'arrête. J'ai vu un vase à côté de moi, un énorme vase chinois, une parfaite imitation Ming que j'adorais. Je l'ai soulevé à deux mains et j'ai vu ses yeux confiants dans lesquels je lisais : « Tu n'es qu'un lâche, Victor. Tu es bien incapable de me faire du mal. Et bien, jette-le si tu es un homme ! » Cette expression de défi, alors que j'étais à bout, me mit hors de moi. Je crois que j'aurais été capable de n'importe quoi pour qu'elle cesse de m'humilier, de m'insulter, de me regarder comme elle le faisait. J'ai jeté le vase de toutes mes forces et il s'est écrasé sur le visage de ma femme comme sur un objet de cristal. Son crâne a explosé et le sang s'est répandu sur le tapis persan. J'ai aussitôt éprouvé un soulagement sans fin. Je venais d'extérioriser une haine que j'avais refoulée en moi pendant de longues années, sans doute par ce que je croyais l'aimer. Finalement, en regardant ce corps inerte, j'ai réalisé que je ne l'aimais plus depuis longtemps, que notre histoire n'était bâtie que sur des craintes, des faux-semblants et des mensonges. Maintenant, je suis un meurtrier, personne ne comprendra pourquoi j'ai eu ce geste malheureux. J'ai brisé ma vie. Personne ne comprendra jamais pourquoi j'en avais assez que mon existence ne m'appartienne pas. Voilà pourquoi je vous ai suivi,

Madame. Vos yeux m'ont rappelé ceux de ma femme. Je ne vous veux aucun mal. Je voulais comprendre pourquoi vous aussi, vous me détestiez alors que vous ne me connaissiez pas.

- Je suis désolée.

- C'est stupide, mais en dix secondes, j'ai anéanti toutes mes chances de vivre libre et heureux. J'aurais peut-être pu divorcer ou la quitter, tout simplement...

- Nous ne sommes malheureusement pas des anges. Mais vous n'êtes pas un homme mauvais. Si vous reconnaissez vos fautes, c'est que vous avez quelque chose de bon en vous. Un lâche en est incapable.

- Merci... Merci de m'avoir écouté. Je vous ai mal jugé, excusez--moi.

Il s'apprêtait à partir vers la nationale, pour rebrousser chemin, quand elle l'interpella.

- Attendez... vous êtes trempé. Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner et sécher vos vêtements ? J'habite à deux pas d'ici, juste à côté de la chapelle.

- L'homme au parapluie regarda les yeux de la petite femme et éprouva soudain un sentiment confus et étrange. Mais il se garda bien de le lui montrer et la suivit, sans dire un mot.



**J I M M Y   S A B A T E R**

**EMAIL : [arbor@jimmysabater.com](mailto:arbor@jimmysabater.com)**

**<http://www.jimmysabater.com>**

---

© 2004 Atelier Jimmy Sabater - Ce manuscrit est une épreuve d'auteur protégée par copyright et par les lois internationales relatives aux droits d'auteurs et la propriété intellectuelle. Aucune diffusion, cession, reproduction, lecture, copie totale ou partielle n'en est autorisée sans approbation de l'auteur. art.L. 122-5 (2è et 3è a) - art.L. 122-4 - art.335-2 Code de la propriété intellectuelle.